

La guérison comme cicatrice¹

Oubli

Lorsque le "petit Hans", devenu grand, revint voir Freud, il lui dit qu'il ne se souvenait de rien, ni de sa maladie ni de sa cure ; ainsi, nous dit Freud, l'analyse n'avait pas préservé l'avènement de l'amnésie, mais en était devenue elle-même la proie. En entraînant au fond de l'oubli sa "bêtise", la guérison de Hans n'a-t-elle pas aussi entraîné le fragment d'enfance qui lui était scellé ? Transformer les représentations inconscientes en représentations conscientes, ça guérit, mais en guérissant ça voue à l'oubli les représentations conscientes ainsi obtenues. Et parce que la conscience est oubli, elle laisse la place à de nouvelles représentations, comme les parents oublient l'enfance de leurs enfants au fur et à mesure qu'ils grandissent. L'oubli de la cure de Hans signifie que le symptôme est dissous et que le fragment de vie psychique qui lui était scellé ne se remémorera ni ne se répètera : ne pouvant être trace de ce qui ne se répètera plus, il sera la cicatrice du processus qui aura aboli la répétition, il sera en quelque sorte cicatrice de la guérison. Par contre la dissolution du symptôme dans le réel y laisse des traces qui ne sont pas des cicatrices ; ainsi la "bêtise" guérie, dissoute dans le trou du réel pulsionnel grâce aux paroles de son père, laissera une trace sonore chez Herbert Graf (le petit Hans qui avait tout oublié). Celui-ci devint en effet célèbre, comme son père, parmi les musiciens ; il mit en scène des opéras, traduisit des livrets, et fut directeur du grand Théâtre de Genève. Cette activité musicale n'est-elle pas une trace sonore, après-coup, de l'oubli du petit Hans, de cet oubli qui fut aussi sa guérison ? N'est-elle pas la trace des paroles de son père, musicien lui aussi, et traduisant pour lui les paroles de Freud à son endroit ? Parce qu'il consonne avec l'inconscient sans être inconscient mais seulement passé dans les dessous, le sonore, comme l'affect, ne se laisse pas oublier ; "quelqu'un dit" rêvait Hans, "et alors quelqu'un dit" rêvait-il encore ; et ces rêves, et les cris de sa grande girafe de père, et le drôle de charivari sexuel, se retrouvent dans le pur auditif auquel devenu grand il se consacre, tout comme son père. Ce père, "réunion de l'autorité paternelle et de l'autorité médicale en une seule personne", qui disait à Freud des paroles sur son fils. Et ce Freud qui expliquait Hans à son père.

Ainsi "sujet et savoir sont faits pour s'entendre"², et l'élucidation, l'explication, vont de pair avec la guérison³ ; ainsi l'investigation du délire de

¹ Texte présenté au Colloque de l'E.P.S.F., les 25 et 26 mars 2000, *Versions de la guérison*.

Norbert Hanold permet d'en découvrir la genèse, et son traitement par Zoé-Gradiva sera homomorphe à sa déconstruction. Certes la "bêtise" a disparu définitivement et, d'un point de vue pratique dirait Freud, Hans est guéri⁴ ; le savoir inclus dans le symptôme s'est dissous dans un réel qui s'ajoute à celui du symptôme et où il s'évanouit. Mais ce qui guérit d'un point de vue théorique, dit Freud, n'est pas tant d'accéder à un savoir refoulé ; il ne suffit pas de lever l'ignorance, il faut élucider les raisons qui ont produit l'ignorance. Le mot ne suffit pas, il faut la chose (*Sache*) ; car, dans la représentation consciente, le mot appartient à la chose qui le leste ; et la chose qui le leste a son correspondant dans l'inconscient. Seul ce lest de la chose peut retenir le mot au bord de l'oubli et faire tomber l'interprétation où il faut, *falsa*, bien tombée, avec sa part de sonore. Agir sur le mot modifie donc la chose à qui il appartient, et, de fil en aiguille, modifie la chose inconsciente. La guérison d'un point de vue théorique⁵ ne dépend ni d'un savoir sur le refoulé, ni de la levée de l'ignorance, mais plutôt de la victoire sur les résistances qui sont à l'origine de cette ignorance⁶. Si le savoir obtenu est bien frappé d'oubli, que devient l'élucidation du processus ayant conduit à l'obtention de ce savoir ? Dans la mesure où l'élucidation est aussi correction, elle laisse une trace comme celle que laissent les processus originaires du refoulement ; cette trace n'est pas l'oubli, mais elle est la modification même du processus. Donc de la structure.

² J. Lacan, séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, séance du 19 mai 1965.

³ Cf. S. Freud, *Délire et rêves dans la Gradiva*, Gallimard, 1949 et *La Science des rêves* : "l'explication va de pair avec la guérison."

⁴ S. Freud, *Les premiers psychanalystes, Minutes (II) de la Société psychanalytique de Vienne*, Gallimard, 3 février 1909 : "on peut être guéri d'un point de vue pratique (se marier, travailler) et ne pas l'être d'un point de vue théorique."

⁵ *Ibidem*.

⁶ S. Freud, "À propos de la psychanalyse sauvage", dans *La technique analytique*, PUF.

délire

De la même façon que l'oubli est cicatrice de la levée du refoulement, cicatrice c'est-à-dire trace identique à ce qu'elle recouvre et referme, de la même façon que l'oubli est homogène à la conscience, les tentatives de guérison ou de reconstruction dans la psychose recouvrent les manifestations du processus pathogène ; les unes et les autres sont de même nature, comme la correction d'un processus est de la même nature que ce processus⁷. Lorsque le monde extérieur se refuse au désir d'une façon très grave, intolérable, entraînant la rupture du moi avec le monde extérieur, le délire reconstruit une nouvelle réalité à laquelle ne se heurtera pas le désir, un nouveau monde à la fois intérieur et extérieur, bâti selon les désirs du ça. Là où initialement s'était produite une faille symbolique, la folie y est une pièce collée sur cette faille. La pièce collée ne vient pas seulement colmater la déchirure, mais elle remplace la perte de substance avec du sens et avec du père : c'est-à-dire avec des fragments de la métaphore paternelle perdue. Elle est à la fois cicatrice de la faille et sa guérison. Certes, vidé de sujet, tel le Dieu de Schreber qui ne comprend rien aux vivants et ne connaît que les cadavres, le délire apporte une signification qui rapièce le trou dans le symbolique. Mais le sens que donne le délire à la faille soudain ouverte sous les pieds du promeneur, à l'énigme fantôme qui suspend la pensée et délocalise la jouissance, ce sens restaure du sujet avec de l'objet : c'est-à-dire avec du réel.

La guérison est donc double, au niveau du sens et au niveau de l'objet. D'une part les altérations du langage⁸ utilisent l'élément mot, réinvesti, de la *Sache*, pour récupérer de la chose-voix. D'autre part les voix hallucinées apportent au sujet la matérialité sonore des *Sache* perdues dans la ténèbre extérieure. Pur retour du forclos (pur effet donc de structure), la voix délirante est sa guérison (guérison de la forclusion) : elle guérit par le sens dans une suture symbolique-imaginaire qui répare l'accident signifiant et sa conséquence, l'absence de métaphore ; elle guérit par l'objet (le sonore de la *Sache* retrouvée) dans une suture réel-symbolique. Ce sont, dit Freud, des modifications intérieures, autoplastiques, qui restaurent de l'objet, du sens, et du signifiant là où la forclusion a fait œuvre brisante. Le sujet ne change pas le monde, mais il se transforme chaque fois qu'il s'approche dangereusement de la forclusion ; craquement, blanc énigmatique, effondrement ou simple perplexité, le phénomène élémentaire a même structure que l'ensemble de la construction délirante qui l'inclut ; le réel qui assaille le sujet est congruent à l'élaboration délirante qui va lui donner sens et qui va fixer la jouissance au corps (la volupté d'âme de Schreber). Ainsi au "il serait beau..." préliminaire, répond la réalisation de Schreber comme sexuel et sexué en épouse de Dieu. Être la femme de Dieu à la fois réalise le fantasme préliminaire au délire, et répond à la forclusion du

⁷ S. Freud, "Névrose et psychose", dans *Névrose, psychose, perversion*, PUF, p. 285.

⁸ S. Freud, "L'inconscient", dans *Métapsychologie*, Gallimard, p. 113.

Nom-du-Père. Parce qu'homomorphes à ce qu'aura produit la fracture initiale, les tentatives de guérison en sont les cicatrices. Certes elles ferment la blessure forclusive, mais elles se font à partir même des solutions de continuité qu'aura entraînée cette blessure.

le transfert

Modification du moi, *Ichveränderung*, le délire est à la fois guérison et cicatrice ; il indique à la fois que la forclusion a lieu et à la fois qu'elle est guérie, refermée. Un peu comme l'oubli qui est cicatrice d'un "devenu" conscient, le délire se déploie dans les zones d'un conscient qui assimile les fragments d'un inconscient "devenu" réel. Par contre c'est à la lisière conscient-inconscient, telles des modifications de bordure, que jouent les modifications psychiques dues au transfert. Il ne suffit pas en effet de rendre conscient le ça, il faut aussi "corriger" le moi, selon le mot de Freud⁹. Cette correction des processus originaires de refoulement peut passer pour une "guérison théorique", mais la trace qu'elle laisse est autre que celle que laisse le refoulement originaire et qui est l'aversion¹⁰.

Une telle trace de "correction" peut être l'apparition, au cours d'une cure, d'un symptôme qui soit à la fois savoir du "je ne savais pas" de l'inconscient et atteinte d'un réel corporel : à la fois donc guérison et cicatrice. Le symptôme représente le sujet pour un certain signifiant : pour ce S1 qui est là, que je reconnais maintenant au bout d'un bout de cure, c'était là que j'étais comme sujet ; ou bien, pour ce signifiant S2, qui est là, que vous me désignez, que vous articulez pour moi, c'était pour me représenter auprès de lui que j'étais ceci ou cela¹¹. Ainsi l'aphonie représente Dora pour "seule avec elle" (avec Mme K). Ainsi un œdème représente un sujet pour la séparation d'avec sa mère : l'œdème à la fois comble le trou et en dessine les bords gonflés ; il est démenti de la séparation, et, au-delà, démenti de la structure elle-même, dite par ce sujet "structure à trous". Ainsi une anorexie sexuelle représente telle analysante en rupture de cure pour l'analyste qu'elle vient de quitter ; de ce symptôme, l'analyste (et je dirais même la psychanalyse) a en charge la moitié, de façon encore plus radicale que pour tout symptôme. Car ce symptôme est une cicatrice de la cure ; moitié réel et moitié savoir, il dit que cette moitié de corps de femme n'est pas pour le père et que dans ces conditions elle ne sera pour personne ; il dit aussi que, comme le dit la psychanalyse, le rapport sexuel est impossible. Le disant, il en présentifie le réel. Le trou que comble l'œdème ou le trou (celui-là sans bords) de l'image de la moitié inférieure du corps, morte au désir, sont,

⁹ S. Freud, "Analyse avec fin et analyse sans fin", dans *Résultats, Idées, Problèmes*, t. II, PUF.

¹⁰ J. Lacan, séminaire *RSI*, inédit, séance du 8 avril 1975.

¹¹ J. Lacan, séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 5 mai 1965.

chacun à sa façon, limite à l'analyse. Ce qui de la pulsion est réduit à la fonction du trou, soit le réel pulsionnel, ce qui la lie donc aux orifices du corps se superpose ici à ce qui fonctionne comme trou au niveau de l'inconscient, soit à celui de l'*Urverdrängt*, ombilic du rêve, centre absent de l'âme, point de défaillance où s'arrête la pensée¹². Cicatrice de la blessure de la séparation psychique, l'œdème se superpose à l'ombilic, ce trou fermé, cette cicatrice d'être exclue de ce ventre-là. Ainsi le point de réel, d'opacité, d'impossible de l'inconscient se redouble d'une trace de l'impossible du rapport sexuel dans l'anorexie sexuelle. Au bord du ne pas cesser de ne pas s'écrire, s'inscrit comme cicatrice la trace d'un début de symbolisation de cet impossible.

Il y a donc retour du désir à la fois à sa propre origine de sujet dont il est exclu, et à son origine signifiante dont la cure a fait marque de cette exclusion même. Ce retour suit des traces, ces traces que sont les modifications psychiques, les altérations de structure dues au transfert. Trace de l'Autre maternel chez l'analysante, l'œdème à la fois annule l'absence de cet Autre-là et instaure l'absence d'elle chez cet Autre. On raconte que sur trois choses rien ne laisse de trace : l'homme dans la femme, le pas de la gazelle sur le rocher, et, plus inaccessible à nos yeux, la trace faite par les signes du changeur¹³. Ce que recherche justement l'analysante, c'est la trace d'elle chez l'autre, c'est une trace venue de ce premier Autre maternel qui pourrait l'inscrire en lui, une trace d'elle à laquelle elle fait équivaloir son corps tout entier ; si la trace ne se retrouvait jamais, elle risquerait de mourir ; si la trace d'elle n'était jamais retrouvée, un trou, un vide se fera, se fait déjà où va s'engouffrer son corps. Il lui faut donc apprendre à inscrire sa propre trace sous différentes formes : dans l'espace, en courant ; dans la lumière, en peignant le vide ; dans la saisie de l'œil, en y cernant le trou du regard. Voici là aussi que sur trois choses rien ne fait trace : la course dans l'espace, la lumière dans le vide du tableau, le regard dans l'œil.

La guérison du symptôme peut laisser, dit-elle, une excavation causée par l'intervention curatrice de l'analyste. Une excavation creusée par le transfert que le transfert ne peut guérir ; que le transfert soit pérenne ou qu'il se dissolve, l'excavation restera sa cicatrice. Alors elle demande quelle trace chez l'analyste laisse cette excavation du transfert. Car c'est avec de l'analyste, c'est-à-dire avec une part du transfert, que s'est constituée chez elle une modification de la structure, telle une altération du *Ich* freudien qui assimilerait ici non plus l'hallucination ou la pensée imposée, mais l'intervention du transfert. S'introduisant dans la cure comme sujet supposé savoir, le psychanalyste supporte le statut du symptôme, soit d'un savoir déjà là qui concerne le sujet. Mais, dans un renversement, l'anorexie sexuelle était un symptôme qui à son tour concernait l'analyste en tant qu'homme sexué ; elle était donc savoir déjà là de ce qu'est une femme pour un homme, et pour cet homme-là. Le S

¹² J. Lacan, "Réponse à Marcel Ritter", 26 janvier 1975, dans *Lettres de l'E.F.P.* n° 18.

¹³ J. Lacan, séminaire *RSI*, séance du 13 mai 1975.

(symbolique) qui est issu de l'analyse comporte à la fois l'inconscient qui la fonde, et le passage au semblant du réel du symptôme dont est exclu tout sens, passage au semblant qui recouvre celui de l'objet que *fait* l'analyste. L'intérieur absolu du tore de S, le vide qu'il constitue et que dessinent la course ou le pinceau de lumière, c'est l'opération de la psychanalyse qui le mettra au jour extérieur de façon à ce qu'il enveloppe complètement R et I : le nœud sera toujours borroméen mais autrement foutu¹⁴. Ce retournement de S qui enveloppe R et I c'est la préférence donnée entre tout à l'inconscient, qu'aura mis dehors l'analyse. Avoir franchi une analyse produit donc un état du nœud qui ne peut être ramené à l'état antérieur, sauf à pratiquer une autre coupure qui restaure le nœud dans sa forme originale. Si l'anorexie sexuelle était un symptôme analytique, si elle était la cicatrice d'une cure qui aura guéri la structure, seule une autre coupure, rendant caduque le symptôme, réouvrira au désir. Mais le passage par l'analyse, donc par une autre disposition du nœud, aura laissé des traces qui se lisent dans cette nouvelle présentation du nœud dans sa forme originale. Ce ne sont pas des traces mnésiques, inconscientes, qui s'effaceraient toutes seules du simple fait de l'usage du discours ; ce ne sont pas des traces qui peuvent passer au semblant, et donc au symbolique. C'est, ici, l'excavation du transfert doublant les "trous de la structure", telle une trace de la perte qui tente d'écrire une autre perte, plus radicale. Joyce écrivait les altérations de son moi, et les écrivant, il les corrigeait : guérison donc, que Lacan appelle l'ego de Joyce, soit l'écriture qui tiendrait au niveau du ratage et qui permettrait de faire entrer dans le nœud un savoir déjà là : on pourrait alors écrire le nœud, écrire le savoir, écrire les épissures, celle que fait l'analyste (S-I, donner sens au symptôme) et celle que fait l'analysant (R-S, passer le réel au semblant).

C'est pour traiter cette excavation du transfert, c'est-à-dire la perte de l'analyste en elle, perte infinie, perte qui ne cesse pas et qui redouble dangereusement ce qui est troué dans sa structure, que l'analysante ne cesse de chercher la trace d'elle chez l'analyste.

l'analyste

Chercher la trace d'elle chez l'analyste est une façon de forcer l'oubli qui saisit l'analyste (comme la passe peut forcer l'oubli et permettre de relire l'acte), oubli de ce qui s'est produit dans la cure pour guérir un symptôme (ici l'anorexie sexuelle). La dissolution du symptôme entraîne l'oubli chez l'un comme chez l'autre. Ça s'est dissous chez l'analysante mais ça s'est aussi dissous chez l'analyste. Ce qui s'est dissous est l'acte, ou bien aussi la modification, ou bien encore l'altération qui, produite par la manœuvre de l'analyste et oubliée ensuite,

¹⁴ J. Lacan, séminaire *L'insu de l'une-bévue s'aile a mourre*, inédit, séance du 14 décembre 1976.

a entraîné la guérison. En chercher la trace chez l'analyste est chercher la cicatrice du lien analytique. Si cette recherche est possible, c'est que la manœuvre transférentielle était incluse chez elle, comme c'est en son propre que croît le savoir supposé à la fin de la cure. Engagé dans cette fonction d'objet vide, creux, inerte, silencieux, l'analyste a oublié la manœuvre du transfert ; ça lui a échappé, la façon dont il a complété le symptôme, dont il a fait circularité par son dire avec lui, ce qui a produit une autre sorte de symbolique, $\Sigma + S$, cette sorte de symbolique issu de la pratique analytique qui va inclure R et I¹⁵. Pourtant se laisser engager dans le transfert comme objet vient à une place déjà connue du sujet, celle de la "cicatrice narcissique"¹⁶ de l'objet renoncé et de l'échec du *Selbstgefühl*, mais dans une version passée au semblant où il se voit que cet objet *a* n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun¹⁷. Si le "je ne suis rien pour l'autre", le "je ne vauds rien", signent le déclin de la vie sexuelle infantile et la perte d'amour, l'attente vaine et la déception, ça creuse aussi la place où il s'agira dans cet exercice particulier d'occuper la place de *rien* pour l'autre, à l'ombre de l'objet abandonné. Même mélancolique, ce *rien* devra passer au semblant ; avec ce rien il faudra border le vide sexuel. Car, dit Freud, nos succès sont obtenus par un transfert érotique sur notre personne¹⁸, et si nous sommes calomniés et roussis aux feux de l'amour¹⁹, c'est que la personne elle-même de l'analyste participe à la fois au passage au semblant de l'objet qui fait sa place, et à l'intervention sur le symptôme.

Cette participation laisse des traces. Comme la conscience est oubli, comme le délire est guérison, comme le transfert est cicatrice, le psychanalyste tour à tour oublie, théorise ou se modifie. Le "commerce incessant avec tout le refoulé, qui, dans l'âme humaine, lutte pour sa libération"²⁰, le commerce avec le forços qui éprouve la pensée, irritent la cicatrice narcissique ; au bord du symbolique, ils redessinent les limites de l'analyste ; au bord du réel, ils lui creusent une place d'objet qui bat entre abandon et renoncement, entre orifice et nœud, entre trou et point noué, entre trace et cicatrice.

Mais au-delà de cette participation du transfert à la structure, au-delà de son assimilation²¹ par une altération de la structure, comment la fin du transfert se fait-elle ? Si pour l'analysante le transfert c'est "la chair de votre voix qui borde le gouffre où je risque de plonger", elle peut sans danger emporter avec

¹⁵ J. Lacan, "Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines", dans *Scilicet* 6/7, Seuil, pp. 35, 40, 46.

¹⁶ S. Freud, "Au-delà du principe du plaisir", dans *Essais de psychanalyse*, Payot, ch. III, p. 60.

¹⁷ J. Lacan, "Radiophonie", *Scilicet* 2/3, Seuil, p. 66.

¹⁸ S. Freud, *Correspondance avec le pasteur Pfister*, lettre du 9 février 1909, Gallimard.

¹⁹ S. Freud, *Correspondance avec C.G. Jung*, lettre de 1909, Gallimard.

²⁰ S. Freud, "Analyse avec fin et analyse sans fin", *op. cit.*, p. 265.

²¹ Freud parle, à propos de l'*Ichveränderung*, de délire d'assimilation du moi face aux hallucinations (Manuscrit K), dans *Naissance de la psychanalyse*, PUF.

elle cette voix comme un morceau de ma personne, c'est-à-dire un morceau de la perte de moi en elle et de la perte d'elle en moi. Fragment vivant du corps virtuel de l'analyste, la chair de la voix est une trace de moi en elle qui supporte la perte sans s'y dissoudre ; et si se perd alors la trace d'elle en moi, elle ne s'effacera pas dans cette perte. Un accès à la perte, un accès qui peut faire "trace aiguë et lumineuse", se constitue alors qui lui permet de ne pas disparaître avec la trace d'elle en moi. Mis à découvert et transformés par le travail du transfert, les bords du trou de la perte initiale changent cet ancien lieu d'angoisse en lieu de désir.